



**HAL**  
open science

## Les rapports agriculture-nature dans le champ littéraire

Benoît Grimonprez

► **To cite this version:**

Benoît Grimonprez. Les rapports agriculture-nature dans le champ littéraire. *Revue Droit & Littérature*, 2022, 1 (6), pp.87-105. 10.3917/rdl.006.0087 . hal-03457937v2

**HAL Id: hal-03457937**

**<https://hal.science/hal-03457937v2>**

Submitted on 7 Apr 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les rapports agriculture-nature dans le champ littéraire

Benoît Grimonprez  
Professeur à l'Université de Poitiers

*Quel regard portent les écrivains sur l'agriculture contemporaine s'agissant de ses relations avec la nature environnante ? Ce texte présente la contribution de la littérature à la réflexion sur la transition agro-écologique. Il en explore les soubassements théoriques et fait la tentative d'en tirer des leçons sur les plans politiques et juridiques.*

« Nous voici maintenant à la croisée des chemins. Deux routes s'offrent à nous, mais elles ne sont pas également belles (...). Celle qui prolonge la voie que nous avons déjà trop longtemps suivie est facile, trompeusement aisée ; c'est une autoroute, où toutes les vitesses sont permises, mais qui mène droit au désastre. L'autre, « le chemin moins battu », nous offre notre dernière, notre unique chance d'atteindre une destination qui garantit la préservation de notre terre ».

R. Carson, *Silent spring*, 1962.

L'agriculture est un grand objet de droit comme un grand sujet de littérature. Elle constitue un merveilleux théâtre pour cheminer entre ces deux champs intellectuels, beaucoup moins cloisonnés qu'on ne le pense. Non seulement les œuvres littéraires sont souvent des caisses de résonance du droit positif, mais elles savent aussi se montrer critiques envers l'ordre normatif établi, et inspirer ses évolutions.

Plus que d'autres secteurs socio-économiques, l'agriculture est liée à la politique de son temps, ce qui la fait tutoyer la règle de droit. Qui cultive ? Quelles surfaces ? Selon quelles méthodes ? Dans quel but ? Voilà des questions auxquelles le droit, rural en l'occurrence, apporte des réponses, qui peuvent varier selon les époques. L'une est devenue d'une particulière acuité : quelle harmonisation de l'agriculture avec le vivant, animal et végétal, qu'elle exploite ?

Les rapports de l'agriculture avec l'environnement naturel sont dorénavant un enjeu fondamental de société. Non que ces relations aient un jour été simples. Depuis la période du néolithique où l'homme a entrepris de domestiquer le vivant, il a engagé avec lui une épreuve de force. Longtemps elle lui fut défavorable, comme le prouvent des siècles de rendements

dérisoires et aléatoires. Jusqu'à ce que les progrès de la génétique et de la chimie nous procurent – enfin - les moyens de renforcer notre maîtrise de la nature, puis d'assoir sur elle notre implacable domination. Les sélections artificielles des meilleurs grains, des meilleures bêtes, l'invention des bonnes substances pour fertiliser les plantes et éradiquer leurs ennemis, ont fait glisser l'agriculture vers les modes industriels de production et la logique purement comptable du marché. La perspective change alors complètement : elle devient celle de la réduction de la diversité, voire de l'élimination du vivant (biocide) un tantinet trop gênant. Ce dérèglement de la manière d'utiliser les ressources naturelles est l'une des causes indubitables de la crise écologique. Ce pourquoi elle attire autant l'attention de la société civile comme des instances politiques qui lui cherchent des remèdes (en partie juridiques). Des interactions plus douces avec la nature, symbiotiques et non plus conflictuelles, voilà le projet philosophique que caresse le modèle agro-écologique en cours de construction.

Parce qu'elles touchent aux fondements même de notre civilisation, ces évolutions ne sont pas passées inaperçues par la littérature. Dans toute sa palette, de genres mais aussi de lieux, celle-ci a exploré le sujet. D'où une profusion d'écrits. Beaucoup sont des essais, très critiques, à l'encontre de l'agriculture intensive ; ils émanent d'experts scientifiques<sup>1</sup>, de journalistes<sup>2</sup> et d'écrivains. On tombe aussi sur des récits témoignant d'expériences vécues<sup>3</sup>, des bandes dessinées engagées (parfois devenues des classiques, comme celles d'Etienne Davodeau<sup>4</sup>), sans oublier des ouvrages philosophiques approfondissant le sens de produire à partir du vivant<sup>5</sup>. Les œuvres de fiction enfin apportent leur contribution singulière à la réflexion. Faute de pouvoir embrasser – et donc mal étreindre - l'ensemble de la littérature, c'est l'univers des romans qu'intellectuellement nous arpenterons. Un registre non-exclusif pour autant ! Car d'autres types de textes seront, ici ou là, convoqués à la barre.

Les fictions portées sur les relations agriculture-environnement peuvent se ranger en plusieurs courants idéologiques. Chaque œuvre cependant – et c'est là la richesse - n'est pas forcément monophonique et peut faire entendre, alternativement, plusieurs musiques. Il y a ainsi la partie des ouvrages qui emprunte au genre de l'accusation, mettant en cause

---

<sup>1</sup> M. Dufumier et O. Le Naire, *L'agroécologie peut nous sauver*, Acte Sud, 2019.

<sup>2</sup> I. Saporta, *Le livre noir de l'agriculture*, Fayard, 2011.

<sup>3</sup> B. Biteau, *Paysan résistant*, Fayard, 2018.

<sup>4</sup> E. Davodeau, *Rural, Chronique d'une collision politique*, Delcourt, 2001. Du même auteur : *Les ignorants, Récit d'une initiation croisée*, Futuropolis, 2011 : l'un des premiers ouvrages à révéler au grand public la viticulture naturelle. V. dernièrement : *Le droit du sol, Journal d'un vertige*, Futuropolis, 2021.

<sup>5</sup> V. la stimulante réflexion philosophique de Baptiste Morizot sur l'agriculture : *Raviver les braises du vivant*, Actes Sud, 2020 : « Le tissu du vivant dont nous sommes des fils se déchire tout autour de nous, fragilisant nos futurs possibles. Pourquoi ? C'est qu'on défend mal ce qu'on comprend mal. Et si nous nous étions trompés sur la nature de la "nature" ? ».

l'agriculture moderne en ce qu'elle a d'écologiquement incorrect : disparition de l'humus et des couvertures végétales, terres livrées au ruissellement, matraquage des sols par l'emploi des pesticides... Dialogues des personnages, monologues intérieurs, drames familiaux, constituent les pièces du procès instruit, plus ou moins à charge, contre l'« agriculteur »<sup>6</sup> (I). Mais un autre discours narratif émerge qui raconte, par-delà les blessures, la façon dont l'agriculture peut recoudre les plaies du vivant. Si cette transition agroécologique, comme on l'appelle, est avant tout littérairement une expérience humaine, elle ne manque pas de sonder les modes d'action politiques (II).

---

<sup>6</sup> E. Fottorino, *Mohican*, Gallimard, 2021.

## I. Le procès de l'agriculture contre-nature

« Féconder, fertiliser. Produire. Lutter sans cesse contre la nature pour s'en rendre maître ».

E. Fottorino, *Mohican*.

Tout un courant de la littérature romanesque présente l'agriculture comme responsable de la dégradation de la nature. La modernisation des techniques et l'intensification de la production sont au cœur de jugements souvent sans appel du modèle agricole contemporain (A). Plaidoyer ou plaidoirie qui n'empêche pas certains auteurs de souligner les circonstances, tantôt aggravantes, tantôt atténuantes, qui entourent les griefs faits aux producteurs (B).

### A. Chefs d'accusations

#### Meurtrissures terrestres

Bien avant la révolution « verte »<sup>7</sup> et la crise écologique, les écrivains ont perçu les mauvais traitements de longue date infligés aux sols. Une dégradation lente, perceptible seulement au microscope et dans la baisse tendancielle des rendements. Historiquement, ce n'est pas la technologie, mais bien plutôt le manque de connaissance et d'investissements qui sont incriminés. Ainsi Zola, dans son célèbre roman *La Terre*, s'en prenait à la mentalité des paysans beaucerons : superstition, aversion au progrès, mesquinerie, voilà pour lui l'origine de l'appauvrissement des sols. Il écrit : « depuis des siècles, le paysan prenait au sol, sans jamais songer à lui rendre, ne connaissant que le fumier de ses deux vaches et de son cheval, dont il était avare ; puis, le reste allait au petit bonheur, la semence jetée dans n'importe quel terrain, germant au hasard, et le ciel injurié si elle ne germait pas. Le jour où, instruit enfin, il se déciderait à une culture rationnelle et scientifique, la production doublerait. Mais, jusque-là, ignorant, têtu, sans un sou d'avance, il tuerait la terre. Et c'était ainsi que la Beauce,

---

<sup>7</sup> La « révolution verte » est la révolution technique, en grande partie chimique, du milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

l'antique grenier de la France, la Beauce plate et sans eau, qui n'avait que son blé, se mourait peu à peu d'épuisement, lasse d'être saignée aux quatre veines et de nourrir un peuple imbécile »<sup>8</sup>.

Des catastrophes bien plus spectaculaires dues à la dégradation des terres ont aussi été immortalisées par la littérature, américaine cette fois. Ce sont évidemment *Les raisins de la colère* de John Steinbeck, racontant comment des métayers des années 30 sont obligés de fuir leur région dévastée par le « dust bowl », fameuses tempêtes de poussière provoquées par la conjonction d'une terrible sécheresse et de l'érosion des terres<sup>9</sup>. Car à l'époque déjà, une agriculture trop intensive avait dépouillé le sol de son couvert végétal et favorisé la destruction de sa couche arable. En réponse à ce désastre écologique, le gouvernement des Etats-Unis créera un service de conservation des sols (le *Natural Resources Conservation Service*) chargé de conduire les premières mesures de type agro-écologique : implantation d'arbres, réduction des cheptels...

On sait que la logique productiviste de la seconde moitié du XXème amplifiera le problème, et que le sol, encore de nos jours, constitue la face immergée, quasiment invisible, de la souffrance du vivant. Dans son beau roman, *Nature humaine*, Serge Joncour décrit le phénomène à l'échelle de deux générations d'agriculteurs. Ceux-ci voient leur outil de production changer, lentement mais sûrement : les terres deviennent plus lisses ; l'eau « se débîne » en embarquant de la terre ; et surtout, il y a moins de vers de terre. « Il jeta un regard à ces flancs inertes et constata que c'était mort là-dedans, les pluies n'y descendaient plus (...), c'était de la terre tassée, figée dans sa masse inerte (...). Pour que ces sols se remettent à assimiler l'eau et l'air, il leur faudrait donner à manger aux verres de terre, balancer des résidus de matières organiques pour que les lombrics reviennent, faute de quoi il faudrait ajouter toujours plus d'engrais, tenir à bout de bras toutes les récoltes à venir »<sup>10</sup>.

### « Notre poison quotidien »<sup>11</sup>

Mais le grand sujet qui donnera naissance à la littérature écologique politique est sûrement celui des pesticides. L'ouvrage majeur de Rachel Carson, *Silent spring (printemps*

---

<sup>8</sup> E. Zola, *La terre*, 1897. Une ignorance que pointe aussi Eric Fottorino (*Mohican*, Gallimard, 2021) : « Ton grand père Léonce ne savait rien de la terre qu'il cultivait. Rien de sa chimie, rien de ses propriétés, rien des méthodes modernes de fumure, rien de la génétique, des croisements, des hybrides, rien du calcul des bilans. Léonce, il ne savait que donner de la peine. Comme tous les gars de sa condition il n'avait pas de savoir, juste de la croyance ».

<sup>9</sup> J. Steinbeck, *Les raisins de la colère*, 1939.

<sup>10</sup> S. Joncour, *Nature humaine*, Flammarion, 2020.

<sup>11</sup> M.-M. Robin, *Notre poison quotidien*, La découverte, 2011.

*silencieux*), est le premier cri d'alarme contre les ravages des produits chimiques déversés inconsciemment dans les champs américains<sup>12</sup>. L'écologue débute par une fable : une petite ville du cœur des Etats-Unis est touchée par d'étranges maladies ; les images et sons du vivant ont laissé la place au silence. « Aucune sorcellerie, aucune guerre n'avait étouffé la renaissance de la vie dans ce monde sinistré. Les gens l'avaient fait eux-mêmes »<sup>13</sup>. La suite est une dénonciation d'un florilège de substances, toutes plus mortifères les unes que les autres, dont le célèbre DDT (dichlorodiphényltrichloroéthane) alors utilisé quotidiennement par la population. Carson montre, études à l'appui, leurs multiples impacts sur le monde vivant, du sol aux rivières, en passant par les plantes et les animaux *via* la chaîne alimentaire. Aussi bien experte que vulgarisatrice, l'auteure inaugure ici tout un courant de pensée qui interroge le rapport - purement instrumental - de l'homme à la nature. Elle écrit : « vouloir « contrôler la nature » est une arrogante prétention, née d'une biologie et d'une philosophie qui en sont encore à l'âge de Néandertal, où l'on pouvait croire la nature destinée à satisfaire le bon plaisir de l'homme ». Le lobby agrochimique américain tentera de discréditer l'auteure et son travail. En vain. La force du réquisitoire convaincra le président Kennedy de commander une enquête sur les effets des pesticides, laquelle confirmera la nécessité de réglementer plus strictement leur usage<sup>14</sup>. Il faut cependant attendre 1972 pour que le controversé DDT soit interdit sur le territoire des Etats-Unis.

L'histoire des pesticides se raconte aussi à travers ceux qui les manipulent. Ainsi qu'on le lit dans *Nature humaine*, mais aussi dans *Mohican* d'Eric Fottorino<sup>15</sup>, les produits appelés pudiquement phytosanitaires sont, dans les campagnes, un sujet bien plus clivant qu'il n'y paraît. En France, dans les années 70-80, le rapport à la chimie dit quelque chose du rapport au progrès. Le monde rural, cela n'a pas changé, est à deux vitesses : les conservateurs, attachés aux gestes ancestraux (binette, fumier, labour), se méfiaient de « ces produits qu'on ne touchait qu'avec des gants, qui brûlaient les yeux et perforaient le portemonnaie »<sup>16</sup> ; alors que les modernes relativisaient « les temps soit-disant bénis où les blés crevaient du charbon ou étaient bouffés par les charançons »<sup>17</sup>. Les mêmes louent l'efficacité des herbicides : « pour désherber (...), le Round up on le pulvérisait, il agissait et hop c'était

---

<sup>12</sup> R. Carson, *Printemps silencieux*, Wildproject, 4<sup>ème</sup> éd. 2020, réed. de *Silent spring*, 1962.

<sup>13</sup> R. Carson, *op. cit.*

<sup>14</sup> N. Oreskes, "Science and Public Policy: What's Proof Got to Do with It?" *Environmental Science & Policy* 7, n° 5, 2004.

<sup>15</sup> E. Fottorino, *Mohican*, Gallimard, 2021.

<sup>16</sup> E. Fottorino, *Mohican*, *op. cit.*

<sup>17</sup> S. Joncour, *Nature humaine*, *op. cit.*

fini. Ce produit-là agissait et se volatilisait, c'était magique »<sup>18</sup>. Sans parler des semences traitées par enrobage : pouvoir planter la graine en même temps que le traitement permet d'éviter d'épandre à la vue du voisin. Une source d'embrouilles en moins !

Les pesticides étaient et resteront la ligne de fracture entre plusieurs écoles d'agriculture irréconciliables : conventionnelle d'un côté, biologique de l'autre. Le clivage divise même au sein des familles, empêchant parfois tout dialogue entre des ascendants agriculteurs, bercés de chimie, et des fils qui l'ont en sainte horreur. *Mohican* parle d'« une guerre de religion. Brun [le père] y croyait. Mo [le fils] n'y croyait pas (...). Mo tenait ces poudres et liquides verdâtres pour des poisons »<sup>19</sup>.

Sur ces affrontements idéologiques, prospèrent les mouvements paysans alternatifs et militants. *Nature humaine* encore relate leurs idées très arrêtées sur les pesticides : ils tuent la vie sur et dans la terre. Et un activiste néo-paysan d'expliquer à Alexandre, descendant de plusieurs générations d'agriculteurs : « propre, je veux dire c'est naturel, ici pas de chimie, rien... »<sup>20</sup>. On retrouve, chez les personnages du roman de Florent Marchet, *Le monde du vivant*, la même aversion pour la pharmacopée industrielle<sup>21</sup>. Urbain venu reprendre une ferme en polyculture élevage selon les méthodes de l'agriculture bio, le père de famille a l'obsession de la lutte contre le glyphosate, les perturbateurs endocriniens, les néonicotinoïdes et la monoculture intensive. « En supprimant les bocages, les haies, tout ça, ils ont bousillé la biodiversité dans les campagnes. Ça a créé de l'érosion et privé la terre d'oxygène, d'azote. Et les abeilles ? C'est simple, on n'en voit plus »<sup>22</sup>. Un genre de discours radical qui laisse sa fille Solène perplexe : exagère-t-il la situation ? N'est-ce pas finalement contreproductif de crier sans cesse au loup ?

La dramatisation est le registre choisi par Gisèle Bienne dans la *Malchimie* pour traiter du fléau des pesticides en agriculture<sup>23</sup>. Un récit sous forme de roman – ou l'inverse – qui raconte l'agonie de Sylvain, frère de la narratrice, emporté par une leucémie après une vie à manipuler, en tant qu'ouvrier agricole, des produits qui ont fini par l'empoisonner. Au-delà de la nature abîmée, il y a bien les agriculteurs, mal informés (à l'époque), mal protégés, qui succombent donc au miracle chimique. Le livre rappelle que ces maladies professionnelles ont longtemps été niées par la mutualité sociale agricole au motif qu'elles sont

---

<sup>18</sup> S. Joncour, *Nature humaine*, op. cit.

<sup>19</sup> E. Fottorino, *Mohican*, op. cit.

<sup>20</sup> S. Joncour, *Nature humaine*, op. cit.

<sup>21</sup> F. Marchet, *Le monde du vivant*, Stock, 2020.

<sup>22</sup> F. Marchet, *Le monde du vivant*, op. cit.

<sup>23</sup> G. Bienne, *La malchimie*, Acte sud, 2019.



multifactorielles : le fameux lien de causalité ! L'injustice, Gisèle Bienne la met sur le compte de tout un système, que l'auteure n'hésite pas à qualifier de « diabolique ». D'abord parce qu'il fait en sorte de minimiser la toxicité des substances : rien que l'appellation « produits phytosanitaires » évoque la santé de la plante cultivée ! Ensuite, parce que le système a rendu, au fil des années, la production agricole complètement dépendante aux pesticides ; plus de réflexion agronomique, mais un arsenal de guerre à disposition pour répandre la mort. Je cite : « « Traiter », il a commencé jeune. On traite contre les maladies, pour les rendements, la propreté. On traite dans la plaine de façon préventive, curative, et intensive toujours. On traite, c'est radical et ça rapporte. Les engrais, les produits phytosanitaires, la terre absorbe tout cela »<sup>24</sup>. Le pire est que le vignoble champenois, fleuron internationalement connu de tout un secteur, figure sans doute parmi les terroirs les plus pollués. Tout cela au nom du profit, de certaines filières certes, mais avant tout des firmes agro-chimiques. Des groupes industriels - comme Monsanto hier, Bayer désormais - dont la narratrice, au terme d'une enquête très fouillée, décortique l'histoire (liens de Bayer avec l'économie de guerre et le nazisme), recense les scandales et les stratégies d'empoisonnement des esprits et des corps sur près de 30 ans. Ces mêmes entreprises – comble du cynisme - qui parfois fabriquent les poches de chimio avec lesquelles on cherche à guérir les cancéreux à l'hôpital !

Parce que les dommages, tout du moins ceux infligés aux hommes, donnent désormais lieu à plainte devant les tribunaux, Gisèle Bienne se place dans le sillage des actions en réparation intentées par les victimes ou leurs proches. On ne peut manquer de penser ici à l'affaire Paul François et à sa récente victoire judiciaire contre Monsanto pour défaut d'information de la firme sur la dangerosité de ses produits, en l'espèce le « Lasso »<sup>25</sup>.

Le poison se retournant contre l'homme qui l'administre est aussi au cœur de *Mohican*. Eric Fottorino a cependant la colère plus rentrée. L'histoire est celle de Brun, un exploitant moderne du Haut-Jura qui, comme ceux de son époque, a envoyé de la chimie à bras nus, avec des gants déchirés ou pas de gants du tout. Son médecin lui découvre une leucémie, suppose une maladie professionnelle : « certains sont touchés à la vessie, d'autres à la prostate, aux bronches ou au cerveau. Toi c'est le sang (...). Depuis toujours ses bidons de chimie servaient à éliminer les parasites. Le parasite, à présent, c'était lui »<sup>26</sup>. Mais qui l'avait mis en garde, Brun, contre la dangerosité de ces produits ? Se protéger certes, mais « s'il

---

<sup>24</sup> G. Bienne, *La malchimie*, op. cit.

<sup>25</sup> Cass. 1<sup>re</sup> civ., 21 oct. 2020, n° 19-18689. V. B. Grimonprez, « Responsabilité du producteur de pesticides : la dangerosité non signalée du produit est un vilain défaut », RD rur., janv. 2021, comm. 10.

<sup>26</sup> E. Fottorino, *Mohican*, op. cit.

s'habillait en martien, c'était bien qu'il empoisonnait la terre, non ? »<sup>27</sup>. Son fils Mo, installé sur une partie des terres familiales, s'est tenu lui à distance de cette révolution pas vraiment verte, réticence qui l'a aussi inexorablement éloigné de son père. Seule la maladie les rapprochera. Trois fois hélas.

### **L'exploitation inconsidérée du vivant**

Le recours à la chimie de synthèse (phytosanitaires, engrais) est indissociable d'un mouvement plus général de désenchantement de la nature et d'artificialisation du monde, sur lequel prospèrent les sociétés industrielles<sup>28</sup>. La réification du vivant – végétal, animal - est justement une préoccupation littéraire.

Mendras, dans *La fin des paysans*, soulignait déjà à quel point la reproduction du vivant à la ferme allait de pair avec le maintien des savoir-faire et des sociabilités<sup>29</sup>. Quelques romans, comme *Nature humaine*, remarquent l'évolution du statut des semences et ses conséquences sur le métier même d'agriculteur. Alors que ce dernier, depuis la nuit des temps, pouvait librement sélectionner et reproduire ses semences, toute une législation d'inspiration anglo-saxonne est venue sertir le végétal de droits de propriété intellectuelle (brevets, certificats d'obtention végétale). Cette privatisation du matériel génétique des plantes (autrefois patrimoine commun en libre accès) a tout bonnement « cadennassé » l'usage des semences. Comme un personnage de Joncour s'en émeut : « tu te rends compte, on peut même plus ressemer après une récolte, ce monde est fou »<sup>30</sup>.

L'animal, plus sensible que la plante et proche biologiquement de nous, attire davantage le regard compatissant des écrivains. Un pan considérable de la littérature s'intéresse à sa condition, de l'historien de la révolution Jules Michelet<sup>31</sup> à la philosophe Elisabeth de Fontenay<sup>32</sup>. L'élevage nourrit aussi les œuvres de fiction, telles *La ferme des animaux* de Georges Orwell<sup>33</sup>. Bien que l'ouvrage soit une satire de la révolution soviétique et

---

<sup>27</sup> E. Fottorino, *Mohican*, op. cit.

<sup>28</sup> M. Calame, *Enraciner l'agriculture*, PUF, 2020, p. 139.

<sup>29</sup> H. Mendras, *La fin des paysans*, Babel, 1992, p. 365.

<sup>30</sup> S. Joncour, *Nature humaine*, op. cit.

<sup>31</sup> « L'animal profita peu de cette réparation. Les conciles lui fermèrent l'église. Les philosophes, pour qui l'orgueil et la sécheresse continuèrent les théologiens, décidèrent qu'il n'avait pas d'âme. Il souffre en ce monde... Qu'importe ? Il ne doit attendre aucune compensation dans une vie supérieure. Ainsi il n'y aurait point de Dieu pour lui ; le père tendre de l'homme serait pour ce qui n'est pas homme un cruel tyran ! Créer des jouets, mais sensibles, des machines mais souffrantes, des automates qui ne ressembleraient aux créatures supérieures que par la faculté d'endurer le mal ! » (J. Michelet, *Le Peuple/Nos Fils*, Bnf, 1893).

<sup>32</sup> E. De Fontenay, *Le silence des bêtes : la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Fayard, 1998.

<sup>33</sup> G. Orwell, *La ferme des animaux*, Gallimard, 2021, éd. originale 1984.

de son régime autoritaire, il n'en présente pas moins l'élevage traditionnel comme un lieu de tyrannie et d'exploitation des animaux par un homme qui n'a que faire de leur bien-être.

Des romans plus récents se sont attaqués – et féroce­ment – à la question de l'animal de rente. Il y a la façon naturaliste et radicale de Jean-Baptiste Del Amo dans *Règne animal*<sup>34</sup>. Pour lui, l'enfer dans lequel se débattent les hommes est à l'image de celui dans lequel sont condamnés à vivre les animaux. Le roman retrace l'évolution, sur cinq générations, d'une exploitation familiale où prédominent la misère et la violence plus ou moins physique. La transformation, durant la seconde moitié du XXème siècle, de la petite ferme en élevage porcin industriel amplifie ces maux. Ainsi se poursuit, sous d'autres formes, plus barbares encore, une malédiction qui a une origine : la volonté d'asservir les vivants. Dans la troisième partie du roman, *La harde*, Henri est à la tête avec ses deux fils, Serge et Joël, d'une véritable usine à viande qui n'obéit qu'à la seule logique du profit. Les porcs y sont traités comme de vulgaires objets dénués de sensibilité : entravés, entassés les uns sur les autres dans la pénombre, surnageant au milieu du lisier, bourrés de médicaments, leur courte vie est réduite à la cadence de la production, à la peur et à la souffrance. « Car tout, dans le monde clos et puant de la porcherie, n'est qu'une immense infection patiemment contenue et contrôlée par les hommes, jusqu'aux carcasses que l'abattoir régurgite dans les supermarchés, même lavées à l'eau de Javel et débitées en tranches roses puis emballées avec du cellophane sur des barquettes de polystyrène d'un blanc immaculé, et qui portent l'invisible souillure de la porcherie, d'infimes traces de merde, les germes et bactéries contre lesquels ils mènent un combat qu'ils savent pourtant perdu d'avance, avec leurs petites armes de guerre : jet à haute pression, Cresyl, désinfectant pour les truies, désinfectant pour les plaies, vermifuges, vaccin contre la grippe, vaccin contre la parvovirose, vaccin contre le syndrome dysgénésique et respiratoire porcin, vaccin contre le circovirus, injections de fer, injections d'antibiotiques, injections de vitamines, injections de minéraux, injections d'hormones de croissance, administration de compléments alimentaires, tout cela pour pallier leurs carences et leurs déficiences volontairement créées de la main de l'homme »<sup>35</sup>. Au terme de pages d'une grande noirceur, l'auteur ne laisse place à aucun espoir. Car la folie est partie prenante de cette mécanique productiviste monstrueuse qui finit par atteindre les bourreaux au plus profond de leur humanité.

---

<sup>34</sup> J.-B. Del Amo, *Règne animal*, Gallimard, 2016.

<sup>35</sup> J.-B. Del Amo, *Règne animal*, *op. cit.*

Il y a sinon la façon burlesque, joyeusement décalée, de Lucie Rico dans *Le Chant du poulet sous vide*<sup>36</sup>. Ici Paule, fille d'agricultrice, décide après la mort de sa mère de reprendre l'exploitation spécialisée dans l'élevage de poulets. Elle est pourtant citadine et végétarienne ! Paule oscille entre des sentiments contradictoires : perpétuer une tradition familiale et ancestrale (élever pour tuer), et rendre hommage aux animaux. Alors, plutôt que de renoncer à les sacrifier, elle choisit d'écrire la biographie de chaque poulet qu'elle met à mort. Au mépris de tous les codes du métier, l'éleveuse se prend d'une affection irraisonnée pour ses volailles dont elle veut enrichir l'existence, si brève soit-elle. Cette démarche d'humanisation de la viande, nous y reviendrons, virera cependant au cauchemar... Reste que Lucie Rico, à travers cette fable tragi-comique, interroge notre rapport aux autres vivants, et spécialement le processus de réification de l'animal dans la chaîne de production alimentaire. Mais un procès, fut-il celui d'une certaine agriculture, ne serait pas totalement équitable si l'on n'y discutait pas des circonstances de la cause.

## **B. Circonstances aggravantes et atténuantes**

### **Misère de l'homme sans la nature**

Un important courant littéraire est prompt à dénoncer un mode de production qui, avec l'avènement de l'industrie, nuit comme jamais à son environnement. Mais les hommes et les femmes de la terre campent, dans ces histoires, toujours le rôle principal. Le plus grave serait donc que, coupables de surexploiter les ressources, de produire pour nourrir, d'amasser des richesses, ils sont en même temps les victimes expiatoires du système. Parce que les humains s'aliènent, se déshumanisent, en dénaturant la nature. Pour la plupart des auteurs, il ne peut y avoir ontologiquement de bonnes relations entre les hommes s'ils entretiennent de mauvaises relations au vivant. La question environnementale masque en fait toujours la question sociale, terre de prédilection de la littérature.

On décèle, selon les approches littéraires, deux origines possibles du mal. Les uns la feraient remonter à la naissance des sociétés agraires, du seul fait de la domestication du vivant (en particulier animal)<sup>37</sup> ; là où d'autres l'imputeraient à la révolution technique des XIX et XXème siècles, point de bascule dans l'ère de l'anthropocène. Le second biais paraît

---

<sup>36</sup> L. Rico, *Le Chant du poulet sous vide*, POL, 2020.

<sup>37</sup> V. Message, *Défaite des maîtres et possesseurs*, Seuil, 2016.

largement dominant : les agriculteurs, pire les exploitants agricoles, seraient des paysans déchus. « La course au rendement, la sacralisation du modèle intensif, la surexploitation et les monocultures de masse qui rongaient les terres, polluaient les eaux, empoisonnaient les hommes, éradiquaient les petits paysans »<sup>38</sup>. Avec les méthodes industrielles et leurs présupposés scientifiques, pour ne pas dire scientifiques, une fracture serait survenue qui a rompu l'harmonie existante entre les cultivateurs et la terre nourricière. Alors que les anciens, au travers des pratiques traditionnelles (vaches à l'herbe), semblaient maintenir un rapport sensuel voire sentimental à la chose (l'animal, le terroir, l'arbre), les modernes n'ont plus qu'un rapport instrumental et performatif, sur le mode extractiviste. « Il sentait naître un fossé entre le vieux monde dans lequel il vivait, et le nouveau qui s'annonçait, celui de la ville, des semenciers, des mises aux normes et des banques »<sup>39</sup>. D'où une certaine idéalisation teintée de nostalgie, dans la plupart des romans, de la période pré-révolutionnaire (au sens de la révolution verte). Un « C'était mieux avant »<sup>40</sup> qui oblitère cependant la lutte multiséculaire de générations de paysans contre une nature hostile et cruelle, sans parler du dénuement dans lequel vivait le peuple des campagnes jusqu'au tournant des trente glorieuses<sup>41</sup>. « On était pauvres et on avait peur. Pauvres comme tu n'imagines même pas. Une misère sans fond »<sup>42</sup>. Comment nier que le progrès, avec son lot de regrets, a fait du bien à ce monde-là ?

### **Misère de la nature sans l'homme**

Des auteurs - parfois les mêmes - atténuent heureusement ce réquisitoire, donnant à lire l'autre regard, presque à contre-courant, d'une partie du monde rural : sauver l'homme pour sauver la nature ! Point de vue marginal d'un monde complètement marginalisé, comme la « mémoire des vaincus ». Vaincus par un pouvoir politique qui s'est inéluctablement déporté vers les villes – des chefs-lieux disait-on autrefois -, puis les métropoles.

Il faut savoir aussi entendre ce son de cloche, qui ne nie pas les dérives d'une agriculture aux ordres de l'agro-alimentaire, mais qui la réhabilite dans ce qu'elle a encore d'irréductiblement vivant. Il est bon de rappeler que, nulle part ailleurs que dans les fermes, la vie n'est aussi féconde : « ça n'en finissait pas d'éclorre, une vraie fabrique de vies, sans parler

---

<sup>38</sup> C. Royer, *Pleine terre*, Actes sud, 2021.

<sup>39</sup> S. Joncour, *Nature humaine*, *op. cit.*

<sup>40</sup> M. Serres, *C'était mieux avant*, Le Pommier, 2017.

<sup>41</sup> D. Lefèvre, *Des Racines et des gènes, Une histoire mondiale de l'agriculture*, Vol. 2, L'Écopoche, 2018.

<sup>42</sup> E. Fottorino, *Mohican*, *op. cit.*

de tout ce qui poussait comme légumes et céréales par hectares entiers »<sup>43</sup>. Et que même pourvu des moyens modernes (tracteur, pulvérisateur, robot de traite), l'agriculteur demeure habité intérieurement par la campagne qu'il sillonne.

Du reste, les ruraux ont-ils des leçons de nature à recevoir de la part d'urbains ne la voyant que comme une sphère lointaine à sauver, ne la côtoyant que pour leurs vacances comme un espace récréatif ? Serait-elle d'ailleurs la même, cette nature, aussi belle et clémente, sans les façons des agriculteurs ? Car la particularité de ces hommes est qu'ils conservent, par essence, un lien utilitaire à l'environnement. Ils sont à la nature ce que les artisans sont à la matière : ils la travaillent, expérimentent son fonctionnement, ses caprices, sa résistance. Une question pour eux de survie, et pour nous tous également.

A rebours d'une pensée ambiante souvent unique, la littérature ose chevaucher le thème de la désertification des campagnes et la crainte de leur possible enfrichement. La friche est un état d'abandon qui heurte profondément le monde agricole ; pire quand elle prend la forme d'une mise en jachère décrétée par les autorités européennes<sup>44</sup>. Les personnages qui ont la terre aux tripes ne s'imaginent pas un jour la quitter : « alors si je me mettais à bouger moi aussi, tous ces arbres, ces bêtes, ces prés, ce jardin et ces chiens, ils feraient quoi sans moi, hein, ils feraient quoi ? (...). Sans plus personne ici, toutes ces terres qu'il embrassait du regard, ces prairies et ces haies vives auraient vite fait de pousser en tout sens, de se répandre anarchiquement et de s'asphyxier (...). Ce monde-là redeviendrait sauvage, sauvage à s'en étouffer »<sup>45</sup>.

D'autres, comme Franck Bouysse, dans son roman *Plateau* qui prend pour décor un hameau de Haute-Corrèze, décrivent un milieu déjà abandonné aux forces de la nature. « On te parle de préservation de l'environnement à longueur de temps, à la télé, dans les journaux, ce genre de conneries, mais ici, c'est pas l'environnement qui a besoin d'être préservé. L'environnement, il a gagné depuis longtemps et c'est pas près de changer. Les hommes appartiennent à ce royaume et pas l'inverse »<sup>46</sup>. Même tableau mais là, du massif du Cantal, par Alexandre Lénot dans *Ecorces vives* : « il est difficile de croire, écrit-il, que les hommes vivent pas loin (...). La plupart des chemins relevés sur sa carte ne sont plus entretenus »<sup>47</sup>.

---

<sup>43</sup> S. Joncour, *Nature humaine*, op. cit.

<sup>44</sup> M. Ragon, *Les Coquelicots sont revenus*, Albin Michel, 1996.

<sup>45</sup> S. Joncour, *Nature humaine*, op. cit.

<sup>46</sup> F. Bouysse, *Plateau*, Manufacture Liv, 2016.

<sup>47</sup> A. Lénot, *Ecorces vives*, Actes sud, 2018.

En ces territoires qui se sont vidés de leurs populations, le sentiment domine que la nature a gagné, que la terre, qu'on n'ensemence plus, dont on ne prend plus soin, se meurt.

Et puis, comment croire à l'écologie de ceux qui ont charcuté le paysage rural, par leurs incessantes opérations de remembrement et d'urbanisation ? Avec cette langue vitupérante que le roman chérit, on accuse la technocratie des villes d'avoir aboli un monde qui vivait à peu près paisiblement avec son milieu. Le traumatisme de grandes infrastructures qui balafrent les territoires et morcellent les fermes revient chez nombre d'écrivains : toujours le pot de terre contre le pot de fer ! Dans *Les coquelicots sont revenus*, Michel Ragon raconte ces transformations, ici du paysage bocager vendéen, vécues comme autant de décisions administratives absurdes et violentes (expropriation) par des agriculteurs au bord du désespoir. Le livre *Nature humaine*, aussi, est hanté par cette grande route qu'il est question de construire depuis des lustres et qui, un jour, doit passer en plein milieu des terres de la ferme familiale. Comment omettre enfin, côté 9<sup>ème</sup> art, le *Rural* d'Etienne Davodeau, tellement son réalisme a conquis les lecteurs<sup>48</sup>. L'histoire de trois hommes, Jean-Claude, Olivier et Etienne, dans le Maine-et-Loire qui se lancent en GAEC (Groupement Agricole d'Exploitation en Commun) dans la production biologique de lait de vache. Jusqu'au jour où un projet d'autoroute (l'A87 reliant Cholet à Angers), au tracé sinueux, remet leur projet en cause et nécessite de livrer une bataille perdue d'avance... Nous sommes certes il y a plus de 20 ans, mais ce genre d'épisode ne s'oublie pas. A cet égard, les problématiques d'implantation de parcs d'énergies renouvelables (telles les éoliennes de *Mohican*) résonnent comme un écho des contradictions des politiques publiques. Écologiser en artificialisant ! Pourtant avancer, il le faut bien. Alors quel(s) chemin(s) dessine la littérature pour aller vers une agriculture du vivant ?

---

<sup>48</sup> E. Davodeau, *Rural*, Delcourt, 2001.

## II. Le processus de l'agriculture grandeur nature

« Il affirmait que, pour soigner l'avenir,  
les agriculteurs devaient inventer des possibles qui  
panseraient le cœur des hommes en même temps que les  
plaies du vivant ».

C. Royer, *Pleine Terre*.

La modernisation du XXème s'était déjà imposée au prix d'une périlleuse traversée entre l'ancien et le nouveau monde agricole. Voilà qu'il faut, 50 ans plus tard, derechef réformer, ou plutôt transformer, les rapports de l'agriculture avec son milieu. Changer tout : les techniques, les savoirs et les fonctions de l'agriculteur, à la tête de sa ferme, comme à l'intérieur de la société, laquelle scrute désormais ses actes, jusque sur les étiquettes des produits. La littérature contemporaine narre cette renaissance agricole, entre vécu et voulu. C'est sur le registre de l'expérience humaine personnelle, plus ou moins heureuse, que se placent souvent les œuvres (A). Elles investissent aussi la dimension politique de la transition : des normes pour harmoniser agriculture et nature, sans nul doute, mais lesquelles ? Censées ou absurdes ? (B).

### A. L'expérience humaine de l'agroécologie

Le retour à la terre d'une agriculture qui l'aurait perdue de vue est décrit sur plusieurs tons littéraires. Là où certains ouvrages, imprégnés de romantisme, glorifient le paysan néo ou résistant<sup>49</sup>, d'autres se montrent plus circonspects.

---

<sup>49</sup> B. Biteau, *Paysan résistant*, Fayard, 2018.



## La glorification du néo-paysan

Des paysans heureux de cultiver leurs champs, Virgile en faisait déjà l'éloge dans ses *Géorgiques*. Écrit pour encourager les soldats à revenir prendre soin de leurs terres, le poème chante la vie champêtre comme un ressourcement, une expérience du sensible communiant avec la nature.

En franchissant les siècles, on retrouve entonné ce même air pur du retour aux sources. Le procédé qui y conduit est variable. Parfois, il s'agit de ceux, lassés de la mécanique routinière de l'agriculture intensive, qui redécouvrent le sens originel de leur métier ; celui que le père de l'agronomie moderne, Olivier de Serres, donnait déjà dans son *théâtre d'agriculture et mesnage des champs* (1600) : « *Du devoir, écrivait-il dans une lettre au roi Henri IV, de mesnager, c'est-à-dire de bien cognoistre et choisir les Terres, pour les acquérir et employer selon leur naturel* ». Juliette Rigondet, avec *Le soin de la terre*, s'inscrit dans ce sillage. Elle y raconte le parcours de deux hommes du Berry qui se lancent dans l'aventure de l'agriculture biologique et assistent à la résurrection de leur terroir. Elle retranscrit : « L'intensif, c'est toujours pareil, je m'ennuyais. Ici, on se remet en question en permanence (...). La terre, pour la plus grande partie des agriculteurs « traditionnels », ce n'est qu'un support pour faire pousser des graines. Et si elle ne « fonctionne » pas (un mot qui revient souvent dans leur bouche pour en parler), il y a des engrais et des désherbants puissants »<sup>50</sup>. Retour à la terre qui, pour eux, ne rime pas avec retour en arrière : « le bio, me dit Joël, est un métier de haute précision, « architechnique » »<sup>51</sup>. Plutôt un bond dans l'avenir !

D'autres témoignages sonnent plus spirituellement. Sue Hubbell, dans son récit autobiographique *Une année à la campagne*, confie sa reconversion en apicultrice au beau milieu d'une nature encore préservée<sup>52</sup>. La dimension productive y est quasiment absente, reléguée loin derrière l'expérience de la reconnexion aux éléments du vivants qui installe la narratrice dans une position contemplative du monde qui l'entoure. Bien que plus ancré dans la réalité économique, *Mohican* contient aussi de belles pages « intérieures » sur cette agriculture symbiotique : « la fierté de Mo, sa source d'apaisement, c'est la prairie qu'il

---

<sup>50</sup> J. Rigondet, *Le soin de la terre*, Tallandier, 2016.

<sup>51</sup> J. Rigondet, *Le soin de la terre*, *op. cit.*

<sup>52</sup> S. Hubbell, *Une année à la campagne*, Gallimard, 1988.

s'interdit de faucher. Les fleurs éclosent en pagaille et les herbes folles sont survolées par des papillons ivres »<sup>53</sup>.

Il est vrai que ce genre littéraire, entremêlant naturalisme et romantisme, est plus courant outre Atlantique. Les espaces majestueux, qui abritent une nature relativement vierge (*wilderness*), sont propices au lyrisme. C'est typiquement le cas avec *Là où les rivières se séparent* de Mark Spragg, qui relate la vie, à la fois dure, belle et extraordinairement libre, d'un éleveur de chevaux du Wyoming dont le ranch se situe aux portes du parc de Yellowstone.

Les contes néo-ruraux, dans lesquels les personnages recherchent un paradis agricole perdu sur fond de communautarisme, disent aussi quelque chose de l'époque. On y brasse les thèmes à la mode : l'autosuffisance alimentaire, le refus du progrès technique, le végétarisme et la rupture avec la société de consommation. *Arcadie* d'Emmanuelle Bayamack-Tam est de ces opus-là<sup>54</sup>. L'héroïne, Farah, vit avec ses parents dans une communauté en zone blanche, baptisée Liberty House ; les pensionnaires y fuient les ondes électromagnétiques, Internet, les parabènes, les sulfates, le contrôle numérique, le glyphosate, la déforestation, les produits laitiers... Ils ont choisi un mode de vie alternatif, autarcique et écologique, reposant notamment sur une petite unité de production de fruits et légumes bio. Heureusement, si l'on ose dire, Farah exerce son jeune esprit critique envers cet éden à la pensée insuffisamment libre. Elle ne peut s'empêcher d'écrire : « les sociétaires de Liberty House ont l'antispécisme chevillé au corps, et la réintroduction de la viande à notre table vaudrait à Fiorentina le bannissement à vie (...). Moi je serais plutôt du côté de Fiorentina, à considérer que le destin d'un lièvre est de finir en civet (...). Plus je fréquente le monde animal, moins je comprends le renoncement d'Arcady à exercer sa suprématie sur des créatures inférieures, et à tirer d'elles le meilleur profit possible »<sup>55</sup>. A plus large échelle, il n'est pas rare que l'idéologie qui porte le nouveau mythe agricole se brise sur la complexité du réel.

### **La transition cahin-caha**

La littérature montre qu'entreprendre, dans un univers rural souvent affligé, une révolution complète du modèle productif est un parcours chaotique en plus d'être initiatique.

---

<sup>53</sup> E. Fottorino, *Mohican*, *op. cit.*

<sup>54</sup> E. Bayamack-Tam, *Arcadie*, POL, 2018.

<sup>55</sup> E. Bayamack-Tam, *Arcadie*, *op. cit.*

L'obstacle est d'abord inéluctablement générationnel, tant l'incompréhension peut être grande entre ceux qui ont accompagné le progrès technique et ceux qui, à présent, le décrient et opposent des égards plus ajustés au vivant<sup>56</sup>. Une fracture entre les pères agriculteurs et certains de leurs enfants qui constitue la trame narrative de *Mohican*. Dans ces vastes campagnes où les membres des familles vivent pourtant collés, bouleverser à ce point les pratiques suscite la réprobation des aînés : « ton champ est sale ! Il est sale ! répété Brun en haussant la voix (...). Il l'avait craché, sa rancœur devant un monde qu'il ne comprenait plus (...). Un jardinier de la nature, un tondeur de gazon, et puis quoi encore ? »<sup>57</sup>.

*Le monde du vivant* de Florent Marchet décrit lui l'hostilité du milieu rural traditionnel envers ceux qui tracent d'autres sillons. Jérôme, néo-agriculteur biologique, en fait l'amer constat : ce monde-là reste ankylosé par l'inertie et un discours dominant très anti-écolo. Pour sa fille Solène, en pleine crise d'adolescence, la vie à la ferme n'a rien non plus d'idyllique : une famille entièrement absorbée par le travail sur l'exploitation et des tâches qui n'en finissent jamais. La pénibilité du travail agricole, qui semblait avoir disparu avec le machinisme, reviendrait-elle avec l'agroécologie ? Ce n'est pas si simple : plus que les méthodes naturelles en elles-mêmes, c'est souvent la sous-capitalisation des nouveaux installés et le manque d'investissement dans le matériel, les infrastructures, qui donnent ce sentiment d'un certain asservissement des hommes. Or la nouvelle génération, qu'on veut attirer vers le métier, est surtout éprise de liberté !

Alors le marché, coupable de toutes les aberrations agro-alimentaires, peut-il se présenter – blanchi – comme celui par qui la révolution arrive ? Est-il la solution pour conjuguer « performance environnementale » et « performance sociale », comme on dit, des exploitations agricoles de demain ? Par exemple, l'implantation d'éoliennes sur des parcelles qui ne suffisent plus à faire vivre les producteurs incarne-t-elle cette nouvelle voie « gagnante-gagnante » ?

Pour la littérature, le marché, même drapé dans le verdissement, reste un marché de dupe, car fondamentalement cynique et amoral. Brun, le père agriculteur de *Mohican*, sachant qu'il ne lui reste plus longtemps à vivre, cède la jouissance de ses parcelles à un exploitant d'éoliennes. Entre volonté de contribuer au bien commun avec cette énergie propre et effet anesthésiant de l'argent promis (« C'est pas des éoliennes, c'est des planches à billets ! »<sup>58</sup>),

---

<sup>56</sup> B. Morizot, *Manières d'être vivant*, Acte Sud, 2020, p. 279.

<sup>57</sup> E. Fottorino, *Mohican*, *op. cit.*

<sup>58</sup> E. Fottorino, *Mohican*, *op. cit.*

l'acte est celui d'un homme qui a perdu toute espérance, y compris en l'avenir de son fils Mo à la tête de la ferme. « Il faudrait que je dise ça à Mo. Il doit croire qu'avec les éoliennes on va vivre dans la laideur. Il a tort. On va juste mourir en beauté »<sup>59</sup>. Eric Fottorino est sans concession : dans ces projets énergétiques qui fleurissent dans les champs, il ne voit que dénatura-tion des paysages et achèvement de ce qui reste de l'esprit paysan, au nom toujours des intérêts financiers. Plus fort, la soi-disant performance énergétique est, de fait, obtenue au détriment des autres performances environnementales : « au temps des mégawatts sur pied, à quoi bon les aubépines ? »<sup>60</sup>.

A sa manière loufoque, Lucie Rico prévient des risques d'un trop prompt mariage de valeurs complètement antinomiques. Dans *Le chant du poulet sous vide*, rappelons-le, Paule cherche à réhabiliter l'identité des animaux qu'elle élève en écrivant leur biographie. La démarche cependant suscite l'incompréhension, voire la haine, du voisinage rural pour qui c'est là extravagance malsaine. Sous l'influence de Fernand, un directeur d'hypermarché, Paule est finalement convaincue de quitter l'exploitation familiale pour aller créer une ferme en ville, au plus proche des consommateurs et des distributeurs de viande. Un court-circuit qui, derrière un marketing bien léché, la fera retomber à son insu dans la production de masse industrielle. Cette fable montre comment certains projets, animés des meilleures intentions, peuvent être récupérés, puis détournés, par des logiques purement marchandes. Un danger qui guette la transition agroécologique, dès lors qu'elle passe d'une image marginale à la nouvelle image d'Épinal de l'agriculture. Et la politique dans tout ça ? Peut-elle proposer des moyens de vaincre les résistances (agri)culturelles et de conjurer les dérives néo-libérales ?

## **B. L'expérience politique de l'agroécologie**

Si tout est politique, l'agriculture l'est davantage encore. Les raisons à cela sont plurielles : historiques, sociologiques. Parmi elles, il faut mesurer l'importance des missions de service public – nourrir, entretenir les milieux – quotidiennement accomplies par les producteurs agricoles. On peut ajouter que l'agriculture tire ses fruits de ressources naturelles (les sols, l'eau, l'air, les services écosystémiques) pour la plupart affiliées à la sphère des « biens communs »<sup>61</sup>, qui font l'objet d'une gouvernance collective. Ainsi s'explique que les

---

<sup>59</sup> E. Fottorino, *Mohican*, op. cit.

<sup>60</sup> E. Fottorino, *Mohican*, op. cit.

<sup>61</sup> B. Grimonprez, « Usages agricoles de l'eau : l'apologie juridique des communs », RD rur. 2020, Etudes 32. Les biens communs sont marqués par un « lien de communalité », qu'un récent rapport définit comme

mutations de l'agriculture soient corrélées à des choix, plus généraux, de société. Alors que la politique imprègne de son climat les œuvres, le droit lui parfois émerge. C'est évidemment, le plus souvent, pour en dénoncer l'absurdité : les normes, à force de proliférer, plongent le monde agricole dans l'enfer. Phénomène, soyons honnête, en grande partie imputable aux considérations environnementales. D'autres fois heureusement, le droit est esquissé comme une lueur pouvant guider vers une société plus agro-écologique.

### **L'enfer normatif**

L'avalanche des normes en agriculture revient dans plusieurs romans, très bien informés. Devenues d'une complexité extrême, les règles sont perçues comme excessivement technocratiques et déconnectées des réalités de terrain. Un droit qui est tout entier attribué à l'administration, cette entité lointaine et centralisée qui serait la source de toutes les règles (PAC, environnementales...) et de tous les maux des agriculteurs.

La souffrance des hommes que broie la machine administrative est un sujet qui parsème la littérature, ici complètement inspirée de faits réels. *Les Coquelicots sont revenus* de Michel Ragon, ou encore *L'annonce* de Marie-Hélène Lafon<sup>62</sup> évoquent le phénomène. Dans *Pleine terre*, Corinne Royer raconte la détresse d'un homme, Jacques Bonhomme, qui a décidé de fuir la pression administrative des autorités publiques ; sa cavale se terminera sous le feu des tirs des gendarmes. L'agriculteur, à un moment, ne comprend plus les règles qu'on lui impose ; des règles qui, à ses yeux, permettent au modèle industriel de s'épanouir, quand elles précipitent la destruction des petites exploitations, de l'environnement et des rapports humains. Il pensait qu'« ils devaient pouvoir vivre de leur travail, sans assistance ni mise sous tutelle, sans ce matraquage de normes seulement adaptées aux grandes exploitations »<sup>63</sup>. Combien de cessations d'activités et de suicides provoqués par ce système-là ? « Ce qui se passe en ce moment avec l'agriculture en France [...] c'est un plan social secret, invisible, où les gens disparaissent individuellement dans leur coin »<sup>64</sup>.

Indéniablement, les préoccupations environnementales et sanitaires participent de cette inflation normative. « Bientôt, on me demandera de faire mes cabécous avec une charlotte sur

---

l'affectation à une destination collective de biens privativement appropriés : J. Rochfeld, « L'échelle de communalité », rapport n° 17-34, avr. 2021.

<sup>62</sup> M.-H. Lafon, *L'annonce*, Buchet-Chastel, 2012.

<sup>63</sup> C. Royer, *Pleine terre*, *op. cit.*

<sup>64</sup> M. Houellebecq, *Sérotonine*, Flammarion, 2019.

la tête et un masque de chirurgien... »<sup>65</sup>. Pour cause, la régulation des excès du productivisme prend la forme de règles de plus en plus tatillonnes qui encadrent n'importe quel geste. « Pour le moindre mouvement de brindilles sur l'exploitation, il fallait ouvrir un dossier (...). De jour en jour, chaque geste était encadré par une loi »<sup>66</sup>. Si chaque loi a sa raison d'être, c'est l'accumulation qui fait la déraison. Sans parler de la réécriture permanente des textes : « en réalité, lors des contrôles, on n'est jamais parfaitement dans les règles, elles évoluent trop vite et il existe toujours une marge d'interprétation »<sup>67</sup>. Qui, un jour, pourra bien arrêter cette machine infernale ?

En allant par-là, la littérature soulève un problème fondamental auquel le juriste ne peut rester indifférent : peut-on rendre l'agroécologie normativement supportable ? Quels types de règles, demain, seront acceptables par ceux chargés de les appliquer ? Sans forcément verser dans le populisme ambiant, il faut relayer ce cri de la profession, littéralement étranglée par les contraintes. Mais comment décréter une transition de grande ampleur sans passer par la contrainte ? La réflexion ne recoupe pas forcément la dichotomie entre les instruments de type réglementaire (mesures de police) et de type économique (aides, fiscalité...), ni l'opposition entre le droit dur et le droit mou. Ces logiques normatives tendent, à vrai dire, à s'interpénétrer et donc à présenter les mêmes défauts de conception : instabilité, illisibilité, complexité, manque d'efficacité. Une idée modeste, pour sortir de l'impasse, serait peut-être de penser le futur droit de l'agroécologie en termes de résultats à atteindre et non plus de réglementation toujours plus démentielle des pratiques. L'agriculture extensive, respectueuse du vivant, se trouverait de la sorte libérée des chaînes du droit dans la mesure où elle satisfait d'emblée aux objectifs de la politique agroécologique. Véritable révolution normative, celle-ci laisserait en outre à l'agriculteur le choix du chemin à emprunter pourvu qu'il atteigne le but fixé par le prescripteur (législateur ou simple financeur). Mais ne nage-t-on pas déjà en pleine utopie normative ?

### **L'utopie normative**

« Crois-moi, les temps changent »<sup>68</sup>. Les personnages de roman font le constat lucide, qu'en un demi-siècle, la révolution du rapport à l'environnement est copernicienne. La vision d'une nature « généreuse », censée toujours subvenir à nos besoins, a laissé place à une

---

<sup>65</sup> S. Joncour, *Nature humaine*, op. cit.

<sup>66</sup> S. Joncour, *Nature humaine*, op. cit.

<sup>67</sup> C. Royer, *Pleine terre*, op. cit.

<sup>68</sup> S. Joncour, *Nature humaine*, op. cit.

perception plus inquiète d'un bien fragile à protéger. Il arrive ainsi à la littérature de se faire l'écho de problématiques juridiques actuelles. L'une d'elles est le passage de relations purement individuelles à l'environnement à des rapports davantage collectifs, influencés par l'idée de « communs ». C'est particulièrement net quand il s'agit de la gestion de la ressource en eau. « Si t'augmentes le cheptel, t'auras besoin de plus d'eau (...). – He ben, on pompera dans la rivière, elle est bien à nous, la rivière. – La rivière, oui, mais pas l'eau »<sup>69</sup>. Ce qui est une manière intuitive, mais juste civilement, de dissocier la propriété du lit du cours d'eau de la jouissance du fluide qui s'y écoule en tant que chose commune<sup>70</sup>. Voilà esquissée la question de la désappropriation du vivant.

On tombe également, au fil des lectures, sur le thème à la mode : octroyer des droits à la nature et à ses éléments, fleuves, montagnes, forêts. Le symbole est littérairement fort ! Par exemple, la nouvelle parvient à Mo qu'un lac, dans l'Ohio, a reçu ce genre de protection. « L'idée lui a paru stupéfiante. Grâce à des protecteurs de la nature désignés pour la représenter, une masse d'eau pourrait tenter une action en justice. Pourquoi pas une terre ? Pourquoi pas *sa* terre ? (...). Avec ses rivières et sa végétation, le mont Taranaki s'est vu reconnaître les mêmes droits qu'une personne humaine. On l'a proclamé entité vivante et indivisible. Un frisson traverse le corps de Mo »<sup>71</sup>. Ne serait-ce qu'il y a une petite dizaine d'années, il aurait été impensable pour un cultivateur occidental de mettre sur le même plan les droits de l'homme et ceux de la nature. Les futurs paysans, même biberonnés au catastrophisme écologique, pourront-ils seulement le comprendre ?

*Ecotopia* d'Ernest Callenbach explore d'autres voies politiques pour l'avènement d'une agriculture naturelle. Rappelons qu'il s'agit d'un roman d'anticipation de 1975 qui dresse le portrait d'une société qui s'est séparée des Etats-Unis pour devenir complètement écologique. C'est l'histoire d'un journaliste américain qui, 20 ans après la création de cette nation, est invité à témoigner au monde extérieur de la manière révolutionnaire de vivre des écotopiens.

Nombreuses sont les facettes de cette société idéale qui rejoignent nos débats contemporains (place des femmes, urbanisme, transports, médias). L'on s'arrêtera ici sur les principes qui gouvernent « les systèmes écologiques à l'état d'équilibre » mis en place par le ministère de l'alimentation d'Ecotopia. Déjà le premier grand projet fut d'imposer que tous

---

<sup>69</sup> S. Joncour, *Nature humaine*, op. cit.

<sup>70</sup> C. civ., art. 644 ; B. Grimonprez, *Le droit de l'eau en milieu rural*, éd. La France agricole, 2021, p. 20.

<sup>71</sup> E. Fottorino, *Mohican*, op. cit.

les déchets alimentaires, les eaux usées et les ordures soient transformés en engrais organiques destinés aux terres cultivables. De là, l'obligation de tous les habitants de trier scrupuleusement leurs déchets pour qu'ils retournent, sous forme de compost, au cycle de production. Ne pas recycler est perçu comme un gâchis inouï, une pollution inconcevable de la nature. Grâce à cet effort, mais aussi à des nouvelles variétés de graines fixant l'azote, le pays a réussi à se passer complètement des engrais chimiques. Y participe aussi un meilleur usage du fumier, dans la mesure où les animaux sont systématiquement élevés en extérieur et à l'herbe, dans des conditions de vie qui s'approchent le plus possible de leur état naturel. L'élevage concentrationnaire banni, les déchets animaux sont plus faciles à gérer et génèrent moins de pollutions. Les pratiques extensives, où les bêtes sont menées à l'estive dans les montagnes, sont d'ailleurs remises à l'honneur. Quant aux cultures végétales, elles sont entièrement conduites biologiquement, sans recours aux herbicides ou insecticides : des recherches agronomiques ont permis de sélectionner des variétés plus adaptées au climat et résistantes à l'invasion des bioagresseurs.

On ne sait évidemment pas tout des moyens déployés par le pouvoir politique pour en finir avec l'agriculture intensive. La nationalisation du secteur est brièvement évoquée. Comme le héros du roman, on craint « un labyrinthe bureaucratique où rôderait un gros rat totalitaire »<sup>72</sup>. C'est plus subtil que ça. Certes, la transition a reposé sur des lois de santé publique pour interdire de mauvaises pratiques dans la chaîne agro-alimentaire. Mais s'y est ajoutée l'action de groupes d'études émanant de coopératives de consommateurs. Ces derniers, par leur avis, exercent une pression morale qui pèse fortement sur le marché et incite les entreprises mal évaluées à revoir leurs usages. Sans intervention du gouvernement, ces groupes élaborent des « listes noires » bannissant les mauvaises pratiques sur le fondement de travaux scientifiques indépendants.

On note enfin, dans cet imaginaire alternatif, une évolution de la place respective de l'agriculture et des espaces naturels. Ainsi de vastes régions, mal adaptées à l'exploitation, sont rendues à la nature, essentiellement sous forme de forêts et d'alpages en vue d'autres usages plus récréatifs. Ce qui ne manque pas de nous faire penser à nos réserves et parcs naturels nationaux largement soustraits aux logiques productives.

Si *Ecotopia* est, à cet égard, intéressant, c'est qu'il suggère une stratégie de basculement. Elle tiendrait dans un savant mélange de règles autoritaires publiques et de dispositifs horizontaux aux mains des citoyens, capables d'orienter le marché de

---

<sup>72</sup> E. Callenbach, *Ecotopia*, 1975, rééd. Rue de l'échiquier, 2018.



l'alimentation. Il semble qu'au départ un choc réglementaire soit nécessaire pour changer radicalement de cap et instituer de nouvelles habitudes. *A contrario*, y aller trop doucement ne serait pas forcément efficace. Mais ensuite, une fois les équilibres trouvés, les comportements réajustés, il se pourrait que le contrôle social (par la base citoyenne) suffise à réguler le marché de la production comme de la distribution.

\*\*\*

Au terme de ce panorama littéraire, l'impression qui ressort est le réalisme avec lequel les œuvres de fiction traitent la dimension environnementale de l'agriculture. Si le constat est critique, il est souvent étayé d'informations précises, documentées, et nourri de drames hélas vécus. Le droit, qu'on le voit comme un obstacle ou une solution, serait inspiré d'en tenir compte. Pour aller où ? La direction politique, étonnamment, n'est pas plus discutée dans la littérature que dans les orientations des dernières lois : elle s'impose, par-delà les clivages idéologiques, par la force des choses. L'art et la manière de légiférer sont en revanche le point d'achoppement.

A hauteur d'homme, le droit est toujours kafkaïen, injuste et horriblement compliqué. Ce n'est pas une raison pour laisser ces travers l'emporter définitivement. Il faudrait, en vérité, réinjecter de la littérature (i.e. une esthétique de la langue) dans la façon d'écrire la règle, surtout écologique. Tout le contraire du verbe technocratique qui noircit nos codes. L'enlaidissement des textes déteint fatalement sur le monde qu'ils escomptent modeler. C'est enfin d'imagination – quasi-romanesque – que le pouvoir aurait besoin pour construire la société écologique de demain. En agriculture, plus qu'ailleurs, il est nécessaire de sortir des sentiers juridiques battus. Parfois couper à travers champs.